Ioana MARCU
(Université de l'Ouest de Timişoara, Roumanie)

Le voyage comme (semi-)échec dans les littératures de langue française. Le cas d'Assia Djebar, Fatou Diome et Leïla Houari

Résumé : Dans les littératures de langue française, le voyage est une problématique omniprésente. Dans leurs œuvres littéraires, les écrivains peuvent retracer le déracinement des immigrés, des exilés, des harraga, qui fuient leurs pays natals et s'installent, d'une manière plus ou moins durable, plus ou moins réfléchie, dans un pays d'adoption. Il arrive souvent que ces déplacés ne réussissent pas à se défaire d'un passé qui ne passe pas, qui leur colle à la peau, qui ne les laisse pas vivre véritablement leur vie. Les auteurs peuvent évoquer aussi la mobilité en sens inverse, depuis le pays d'accueil vers la matrie. Dégoûtés de la vie dans un Eldorado manqué ou tout simplement désireux de revoir leur terre natale, les protagonistes des romans francophones entreprennent une traversée qui leur divulgue le caractère altérable du passage du temps. Les écrivains peuvent relater enfin l'incursion de ceux qui se déplacent d'une matrie, pays de naissance, vers une autre, pays des origines. Nés dans l'exil de leurs parents, ces personnages partent à la recherche d'« une filiation avec un passé. Un passé souvent inconnu certes mais bien existant » (Abdelkader Benarab). Pour eux, la traversée représente un moyen de quête identitaire, d'auto-connaissance, de re-connaissance. Dans notre contribution, en nous appuyant sur trois œuvres romanesques appartenant à des auteures ayant connu un parcours complètement différent – *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar, *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome et *Zeida de nulle part* de Leila Houari –, nous nous proposons d'analyser le thème du voyage-échec et ses incidences sur la construction identitaire des personnages.

Mots-clés : voyage, échec, quête identitaire, matrie, marâtre.

Abstract: (The journey as a (semi-)failure in French-language literature. The case of Assia Djebar, Fatou Diome and Leïla Houari) In French-language literatures, travel is an omnipresent problem. In their literary works, writers can trace the displacement of immigrants, exiles, harraga, who are fleeing their native countries and settle, in a more or less lasting, more or less a country of adoption. It often happens that these displaced people do not manage to get rid of a past that does not pass, that sticks to their skin, that does not let them truly live their lives. The authors can also evoke mobility in the opposite direction, from the host country to matrie. Disgusted with life in a failed Eldorado or just wanting to see their homeland again, the protagonists of French-speaking novels set out on a journey that reveals to them the weatherability of the passage of time. Writers can finally recount the incursion of those who move from one birthplace, country of birth, to another, country of origin. Born in the exile of their parents, these characters go in search of "a filiation with a past. A past that is often unknown but certainly well-known "(Abdelkader Benarab). For them, the crossing represents a means of quest for identity, self-knowledge, re-knowledge. In our presentation, relying on three novelistic works belonging to authors who have experienced a completely different journey - *La Disparition de la langue française* of Assia Djebar, *Le Ventre de l'Atlantique* by Fatou Diome and *Zeida de nulle part* of Leila Houari -, we propose to analyze the theme of travel-failure and its impact on the identity construction of the characters.

Keywords: journey, failure, identity quest, matrie.

Quelle patrie ai-je moi ? Ma terre, à moi, où est-elle ? Où est la terre où je pourrais me coucher ? En Algérie, je suis étrangère et je rêve de la France ; en France, je suis encore plus étrangère et je rêve d'Alger. Est-ce que la patrie, c'est l'endroit où l'on n'est pas ?

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

(Bernard Marie Koltès, *Le Retour au désert*)

Introduction

« Exilés, étrangers, émigrés, immigrés, migrants, issus de l'immigration, expatriés, rapatriés, déplacés, déracinés, réfugiés, demandeurs d'asile, clandestins, sans-papiers, apatrides, bannis, proscrits, parias, errants, exclus, disparus, refoulés, déportés, relégués, réprouvés, fugitifs, *personae non gratae*, *Gastarbeiters*, *boat people*, *alliens*, *border crossers*, *noncitizens*, nomades, cosmopolites, métèques »[1], voilà une liste des termes pour qualifier ceux qui, pour les raisons les plus diverses, ont été obligés à un moment donné de quitter leur matrie, leur *terre-source*, leur *pays-oasis* pour aller à la recherche d'une existence plus paisible, plus favorable, plus humaine. Depuis l'aube des temps, de nombreux intellectuels, et l'immense espace francophone en est un exemple éloquent, ont eux-aussi connu cette expérience migratoire, cette épreuve du déplacement, de l'errance, de la traversée, du voyage que Alexis Nuselovici appelle l'« exiliance »[2]. On les a exilés pour des raisons politiques ou ils ont choisi volontairement de s'expatrier afin d'échapper à la censure, à la répression, à la guerre, à la pauvreté ou, tout simplement, pour des raisons économiques. Quelles que soient les motivations de leur départ (envisagé parfois par ceux qui sont restés sur place comme une *démission* ou une *trahison*), le passage des frontières leur a imprimé « la marque psychique de la déchirure, d'une exclusion vécue d'abord dans l'intériorité, une conscience avant une condition »[3]. Pour Nuselovici, l'expérience exilique débute bien avant le départ proprement dit, lorsque la décision de partir a été prise, et se prolonge jusqu'au moment (parfois inenvisageable) où l'individu ne se sent plus *exilé* et s'accommode à sa nouvelle vie, c'est-à-dire lorsqu'il connaît (enfin) le « double cadrage »[4].

Les écrivains, lorsqu'ils connaissent l'errance, se servent de leurs productions littéraires pour « [mettre] en cause les notions de frontières, d'identités, d'appartenance »[5]. Leur propre déracinement leur servira de source d'inspiration. Sous leur plume naîtront alors des personnages itin*errants*, toujours en mouvement, qui ne trouveront jamais leur place, qui se réclameront de *nulle part*. Souvent, le voyage de ces protagonistes peut être envisagé sous l'éclairage de l'échec en tant que résultat (plus ou moins) amer d'une entreprise.

Assia Djebar, Fatou Diome et Leïla Houari, écrivaines issues d'espaces francophones différents, appartenant à des générations distinctes et ayant eu des destinées singulières, assignent souvent à leurs personnages le statut d'éternels *voyageurs*. Nomades, ils se déplacent sous l'effet de certaines contraintes (personnelles, économiques) soit de la *matrie* vers la terre d'accueil et, inversement, de la terre d'exil

[1] Alexis Nuselovici, « L'exil comme expérience », document en ligne disponible sur https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861245/document, 2013, p. 4.
[2] Alexis Nuselovici, *ibid.*, p. 4. Pour Nuselovici et ses collègues du Collège d'études mondiales, l'exilience représente le « noyau existentiel commun à toutes [les] réalités [migratoires contemporaines] et transmissible sur plusieurs générations » dont le « trait spécifique [est] l'articulation posée entre l'identité de départ et l'identité d'arrivée du sujet migrant, suscitant une dynamique de multi-appartenance » (*ibid.*, p. 1).
[3] Alexis Nuselovici, *ibid.*, p. 9.
[4] Alexis Nuselovici, *ibid.*, p. 9.
[5] Patrick Sultan, *La scène littéraire postcoloniale*, éd. Le Manuscrit, Paris, 2011, p. 52

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

vers la terre de la renaissance ; soit du lieu où ils ne trouvent pas leur place vers un pays où ils veulent à tout prix refaire leur vie et, vice-versa, de la terre-marâtre vers un lieu qu'ils ont psychiquement abandonné pour toujours ; soit du pays natal vers le *bled* des ancêtres et, dans l'autre sens, du pays qui ne voulait pas d'eux vers l'endroit où ils ne se sentent pas « chez-eux ». Berkane (Assia Djebar, *La Disparition de la langue française*[6]), Salie et les autres immigrés (Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*[7]), Zeida (Leïla Houari, *Zeida de nulle part*[8]), échouent tous d'une certaine manière dans leur double entreprise : leur éloignement de la source/leur incursion vers la source. Dans ce qui suit, nous nous proposons de voir quels sont les différents visages de ce voyage-échec qui changera (à jamais) le destin de ces protagonistes.

Un corpus littéraire né du déplacement

Pour Azouz Begag et Abdellatif Chaouite, « un départ, c'est beaucoup plus qu'un simple déplacement. C'est souvent le commencement d'une nouvelle histoire »[9]. Cette thèse est éminemment illustrée dans les littératures de langue française, qu'il s'agisse de la littérature de l'exil (produite par des auteurs issus des anciennes colonies françaises obligés de fuir leur « chez-soi » et de s'établir dans un autre pays), de la littérature de l'immigration (élaborée par des écrivains dont l'espoir d'une vie meilleure les a conduits au *Centre*) ou de la littérature issue de l'immigration (écrite par des individus nés en France de parents immigrés).

L'éclosion de ces trois configurations des *littératures en français* du *Centre* et de la *Périphérie* est intimement liée au mouvement, au passage, à la déterritorialisation, au voyage. Les termes « exil » et « immigration » sous-entendent d'ailleurs le triptyque « départ » (pays de naissance) – « voyage » (dépaysement) – « arrivée » (pays d'accueil) qui forme ce que Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner appellent un « noyau sémantique » commun[10], auquel s'ajoutent des « connotations divergentes », comme les motivations et les sentiments engendrés par l'éloignement ou le rapport avec le pays d'où l'on est parti et celui où l'on a débarqué[11].

Dans les littératures de l'exil et de l'immigration, des auteurs *déterritorialisés*, issus d'espaces francophones les plus divers, ayant vécu la migration, figures d'« ancrage » ou de « passage »[12], que l'on a l'habitude d'appeler « écrivains venus d'ailleurs », « auteurs […] venus d'horizons multiples, porteurs de cultures, de valeurs et de langues

[6] Désigné dorénavant à l'aide du sigle DLF, suivi du numéro de la page.
[7] Désigné dorénavant à l'aide du sigle VA, suivi du numéro de la page.
[8] Désigné dorénavant à l'aide du sigle ZNP, suivi du numéro de la page.
[9] Aouz Begag et Abdellatif Chaouite, *Écarts d'identité*, Paris, éds. du Seuil, 1990, p. 23.
[10] Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Honoré Champion, Paris, 2012, p. 11.
[11] Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner, *ibid.*, p. 11.
[12] Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner, *ibid.*, p. 9-10. Pour ces auteures, les écrivains francophones ayant vécu le déplacement se répartissent en deux catégories : il y a d'un côté ceux qui « se sont installés en France, où ils écrivent et publient en français : ce sont les figures «d'ancrage» » ; il y a de l'autre côté ceux qui, « après des séjours de plusieurs années en France, sont repartis vers d'autres pays […] ou vers leurs pays d'origine […] ou oscillent, tels des «itinérants», entre deux ou plusieurs domiciles […] : ce sont les figures de «passage» […] » (*ibid.*, p. 9-10).

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

diverses »[13], « voix d'ici, venues d'ailleurs »[14], « voix «de frontière», «inclassables» et «cosmopolites» »[15],

> […] parlent du départ, de l'arrachement, de la perte d'un pays, d'une langue, d'une culture et d'une identité, du deuil et de la souffrance qui en suivent, de la solitude, de la nostalgie, de la mémoire ; d'une naissance *ailleurs* et d'une vie et d'une re-naissance *ici*, d'un espace mythifié et d'un espace nuisible ; d'un temps passé immobile et d'un présent déchirant, d'une langue maternelle et de la langue de l'Autre, etc.[16].

Ils ont tous donc vécu le déplacement et connu les blessures (parfois difficilement guérissables) qui vont avec. Mais, grâce à l'écriture, que cela soit la continuation d'une carrière littéraire en langue française déjà entamée ou tout simplement une irruption dans le monde des lettres, ils arrivent finalement « à transformer une situation inhumaine, déchirante, qui les a privés de leur terre, de leurs êtres chers, de leur identité, dans une circonstance constructive leur permettant de se retrouver eux-mêmes et de récupérer, même si d'une manière symbolique, ce qu'ils avaient perdu »[17]. La langue française dont ils se servent dans leur tentative de récupérer un passé, de cicatriser des blessures, de faire connaître aux autres des réalités autrement étouffées, etc., ils l'ont tous héritée d'un contexte historique (la colonisation, l'incursion française dans des territoires extra-européens) ou d'un contexte culturel (l'enseignement, l'accès à une littérature écrite en français). Leur rapport à cette langue d'emprunt est complexe, voire parfois difficile et compliqué. Kateb Yacine, Mohammed Dib, Driss Chraibi, Assia Djebar, Dany Laferrière, Aimé Césaire, Maryse Condé, Édouard Glissant, Tahar Ben Jelloun, Rachid Boudjedra, Boualem Sansal, Léopold Sédar Senghor, Ahmadou Kourouma, et tant d'autres, ont pris la parole et ont dénoncé dans leurs écrits en français des systèmes politiques totalitaires, des dictatures, des massacres, des rêves brisés à la suite d'un voyage échoué, etc.

Dans le cas de la littérature issue de l'immigration, l'idée de déplacement est implicite. Sans avoir vécu réellement la migration, les auteurs intrangers héritent du passage d'un « ici » affectionné vers un « là-bas » redouté et incompris, ou, plutôt, ils en héritent les répercussions. Ils représentent la « deuxième génération » qui a « bousculé » la France, ceux que l'on n'attendait pas, nés dans l'immigration de leurs parents – la « première » génération d'immigrés – qui « avaient répondu à l'appel de l'Europe qui manquait de bras pour ses usines. Mais avec l'intention de repartir chez eux. Et que les enfants à venir naissent au pays »[18]. Ce sont donc leurs géniteurs qui ont

[13] Gilberte Février, « Littérature migrante comme lieu de construction de cultures de convergence », in *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, Première Série 2, Numéro Spécial, 2010, « Littératures nationales : suite ou fin. Résistances, mutations & lignes de fuite », p. 32.
[14] Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », in *Voix et Images*, vol. 27, nº 2, hiver, 2002, « La sociabilité littéraire », p. 304.
[15] Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner, *ibid*., p. 9.
[16] Ioana Marcu, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intranger.e.s »*, Paris, L'Harmattan, sous presse, p. 174.
[17] Ioana Marcu, *ibid.*, p. 174.
[18] Yann Mens, « La deuxième génération bouscule l'Europe », in *Alternatives Internationales,* n° 030, mars, 2006, document sans pages, disponible sur : http://www.alternatives-internationales.fr/la-deuxieme-

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

voyagé. Cependant, les individus issus de l'immigration (et les écrivains ne peuvent pas se soustraire à cette expérience) n'échapperont jamais à la condition d'« enfants d'immigrés » ce qui les renvoie finalement au statut d'individus à part, syntagme à envisager dans sa double signification : « à l'écart », « isolé » – « différent ». Sans jamais être considérés comme des citoyens *à part entière*, ils incarnent, à l'instar de leurs parents, « l'autre, l'étrange étranger, celui qui est différent et qui perturbe, relégué toujours à la périphérie »[19]. Afin de re-construire ou de cicatriser leur identité, de reconstituer le passé de leurs parents, de comprendre des croyances et des coutumes qu'ils méconnaissent, de déterrer des souvenirs ensevelis par le passage du temps ou, tout simplement, de lever le voile sur le paradis perdu de leurs géniteurs, sur une terre mythifiée, sanctifiée, les « enfants du péché »[20] traversent la Méditerranée pour se rendre au bled. Dans la plupart des cas, ce voyage en sens inverse débouche sur une nouvelle désillusion : étrangers en France à cause de leur apparence physique et de leurs noms aux résonances lointaines, ils le seront également dans le pays de leurs racines du fait de leur naissance dans l'Hexagone.

Nées à la suite d'un déplacement plus ou moins volontaire, ces littératures de langue française font du *voyage* une problématique essentielle, à mille et un visages, la plupart du temps déchirants, chargés de significations différentes, surprenantes, entre-les-deux, ayant un impact majeur sur la construction des personnages, sur leur psychisme. Le plus souvent, les écrivains condamnent leurs protagonistes à une traversée échouée. D'un côté, la migration vers la terre d'accueil entraîne une multitude de pertes (langue, famille, pays, etc.) qui, à leur tour, ont pour effet l'aliénation. Ce déplacement conduit également les individus dans des endroits où ils ne se sentiront jamais « chez-eux », où ils n'arriveront jamais à s'intégrer pleinement, conservant ainsi pour toujours leur étrangeté. De l'autre côté, le retour aux sources, après un exil plus ou moins long ou pour récupérer ses racines, s'avère *impossible*. Selon Abdelmalek Sayad, une fois le large pris,

> […] on ne revient jamais tel qu'on était parti, on ne revient jamais dans les mêmes lieux, tels qu'on croit les avoir quittés. Le retour est, pour l'exilé, un retour sur soi, sur le temps antérieur à l'exil, rétrospective et rétrospection. Possible dans l'espace, le retour est impossible dans le temps. Il autorise toutes les espérances, mais il est source de déception et de frustration[21].

Les « mots-thème »[22] autour desquels les écrivains de l'exil, de l'immigration et issus de l'immigration bâtissent alors une large partie de leurs œuvres sont : espace d'arrivée négatif, espace hostile, espace comme « présence absente », espace comme « paradis perdu » ; arrachement, fracture, faille, rupture, séparation, renoncement, déracinement, violence, bannissement, expulsion, fuite, perte, dépouillement,

generation-bouscule-l-europe_fr_art_289_28486.html

[19] Ioana Marcu, *ibid.*, p. 97.

[20] Voir Abdelmalek Sayad, « Les enfants illégitimes », 2e partie, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 26-27, mars-avril 1979, p. 117-132.

[21] Abdelmalek Sayad, « Le pays où l'on n'arrive jamais », in *Le courrier de l'Unesco*, 9610, « Les Mondes de l'Exil », octobre, 1996, p. 12.

[22] Concept emprunté à Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

éloignement, manque, inadaptation, marginalisation, humiliation, discrimination, retour impossible, peine, malédiction, châtiment, isolement, réclusion ; blessure, déchirure, souffrance, malheur, identité brisée, dépossession identitaire, trauma, désespoir, mélancolie, solitude, aliénation, culpabilité, folie, mort, etc.[23], variations d'une même réalité – le *voyage-échec* – dont les conséquences se manifestent sur le plan personnel, familial et social. Ces écrits s'apparentent alors d'une certaine manière à une littérature du désenchantement, parfois même du désespoir.

La Disparition de la langue française ou comment le voyage se transforme en anéantissement

Assia Djebar, de son nom vrai nom Fatma Zohra Imalayene, fait partie de ces écrivains dont le parcours est étroitement marqué par le déplacement. Née en 1936 à Cherchell, en Algérie, elle fait ses études à Mouzaïaville, ensuite à Blida où elle obtient en 1953 le baccalauréat, et puis à Alger où elle entre en hypokhâgne au lycée Bugeaud. Une année plus tard, elle arrive à Paris où elle intègre le lycée Fénelon, en classe préparatoire littéraire. En 1955, elle sera la première Algérienne à être admise à l'École Normale Supérieure de Sèvres. Fatma Zohra Imalayene prend le pseudonyme Assia Djebar à l'occasion de la publication de son premier roman *La Soif,* paru en 1957 aux éditions Julliard. Mariée à l'écrivain Walid Garn, elle quitte la France pour le Maroc, où elle enseigne à la Faculté des Lettres de Rabat. De retour en Algérie, Djebar commence à enseigner à l'Université d'Alger. Au moment où l'on impose l'enseignement en langue arabe, elle s'expatrie de nouveau pour s'installer en France, tout en retournant régulièrement en Algérie. À partir des années 1990, elle voyage entre les États-Unis, où elle enseigne à Louisiana State University et New York University, la France et l'Algérie.

Son roman *La Disparition de la langue française* paraît en 2003, aux éditions Albin Michel. Assia Djebar y raconte le retour à la *matrie* de Berkane après un séjour de vingt ans en France. Le voyage entrepris par le protagoniste, que cela soit de l'Algérie vers l'Hexagone ou vice-versa semble soumis à l'échec. Berkane ne trouve pas sa place dans le pays d'accueil ; il ne la retrouvera pas non plus dans le pays de sa naissance. Son destin est donc contaminé par la défaite, le naufrage. Ces expériences laissent leurs empreintes sur la vie sociale et amoureuse de Berkane, mais également sur son rapport à la matrie et à la langue de la mère.

Parti en France sans l'intention de s'y établir, seulement « pour voir l'ailleurs » (DLF, 113), Berkane y séjourne beaucoup plus que prévu. Âgé d'une cinquantaine d'années, il dirige un centre administratif à la caisse de Sécurité sociale dans une banlieue parisienne ; son travail ne lui procure pas la moindre satisfaction. Sa vie est monotone, voire décevante. Il aurait voulu écrire « son » roman de formation (DLF, 20) mais le manque d'intérêt des maisons d'édition françaises le force à renoncer à son projet. Seule sa relation avec Maryse arrive à annuler d'une certaine manière l'ennui de son existence ; mais, un jour, cette femme le quitte. L'unique attache à la France disparaît. Berkane se retrouve donc de nouveau seul, « usé » (DLF, 16), le cœur « vide » (DLF, 13) sans aucun avenir, dans un pays où il n'est pas « chez-soi »[24]. Afin de

[23] Voir Ioana Marcu, *La problématique de l'« entre(-)deux » …*, *op. cit.*
[24] Plus tard, Berkane dira : « moi, l'Algérien émigré, travaillant chez «eux» » (DLF, 176).

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

mettre fin à cette errance, à cette défaite, il décide d'abandonner sa vie de banlieusard et de partir à la reconquête de son espace matriciel. Regagner l'Algérie, y retrouver le paradis de son enfance, récupérer la langue de la mère tellement convoitée pendant toutes ces années d'exil et reprendre l'écriture de son livre, voilà comment l'échec du voyage vers la France pourrait être (aisément) annulé. Mais, ce qui échappe à Berkane, c'est que le vrai retour n'est possible ni dans l'espace, ni dans le temps, puisque le temps s'est écoulé et les lieux se sont transformés.

Revenu au pays, dans l'« homeland » (DLF, 14), dans le « chez-moi », le héros djebardien a d'abord l'impression de « revivre » (DLF, 14). Mais, peu à peu, un triple échec se dessine : dans ses retrouvaille avec la *matrie*, dans son rapprochement de la langue maternelle, dans sa relation amoureuse avec Nadjia.

Le jour où il décide d'aller retrouver le quartier de son enfance, Berkane est confronté à la décomposition spatiale que l'écoulement du temps a déclenchée. Ce « véritable retour » (DLF, 67) s'avère être le moment de la redécouverte des lieux perdus il y a longtemps, tellement éloignés, impossibles à récupérer puisque présents uniquement dans sa mémoire. Il n'y retrouve plus rien de ce qu'il a laissé derrière lui au moment de son départ en exil. Le territoire de son enfance, autrefois foisonnant, est à présent un ensemble de « lieux de vie dégradés, délabrés, disons même avilis » (DLF, 84) ; « sa » Casbah, – « son » « royaume d'autrefois » – est maintenant « souillée » (DLF, 84). Il cherche les traces de ce passé enfoui dans sa mémoire « dans les moindres rues, les artères, les placettes, les impasses et jusqu'aux fontaines, aux petites mosquées, aux oratoires des carrefours » (DLF, 84-85). Mais cette quête débouche sur la déception : Berkane ne trouve que des « non-lieux de vie, […] [des] aires d'abandon et de dénuement, un espace marqué par une dégradation funeste » (DLF, 85), sans identité, sans histoire, étouffant, où la solitude règne pleinement. Le temps ne s'est pas arrêté au moment du départ de Berkane ; bien au contraire, tous les événements historiques et politiques qui se sont succédé depuis ont laissé leurs empreintes néfastes, « catastrophiques » même (DLF, 85), point de départ d'une « épidémie maléfique » (DLF, 86) qui transformera tellement la Casbah qu'elle devient méconnaissable. Le retour aux sources se transforme donc en une « perte » (DLF, 87). Ayant quitté la France afin de retrouver la paix de « son » chez-moi, le protagoniste du roman échoue violemment et plonge dans un nouveau malaise. Cet échec illustre en effet l'impossibilité du véritable retour dans le passé. Pour Mireille Rebeiz,

> Berkane n'appartient plus à ce décor. Son hybridité temporelle implique un blocage dans un passé idéalisé et une inaptitude à vivre le présent. Le désaccord entre son image orientaliste de la Casbah et la réalité, le choc entre les souvenirs et le présent, la décadence de la société et de la structure urbaine, le conservatisme traduit par une modification vestimentaire le secouent profondément. […] Son enracinement dans un passé perdu et son déracinement du présent font qu'il porte le désert en lui. Il vit mal. Perdu […] dans le labyrinthe de la Casbah, il échoue dans sa dernière tentative d'ancrage au bled[25].

[25] Mireille Rebeiz, « Berkane ou le déracinement dans l'hybridité identitaire », in *New Readings*, nº 14, 2014, p. 36.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

Le témoin invisible à la fois du mal-être du personnage et de cette défaillance spatiale est Maryse, la présente-absente, à qui Berkane écrit plusieurs lettres en français sans pour autant les lui envoyer.

Un jour, le héros djebardien fait la connaissance de Nadjia, la « visiteuse » (DLF, 109), l'itin*errante* volontaire (DLF, 117), une femme sans ancrage. Un même destin les rapproche, celui de l'exilé. Nadjia avait elle aussi quitté le pays longtemps auparavant. Ils passent quelques nuits ensemble dont le caractère thérapeutique, cicatrisant est incontestable, notamment pour Berkane. Mais, l'« errante » ne peut pas se fixer. Elle doit repartir, continuer sa traversée, aller là où elle se sent « chez soi », à Rome et surtout à Padoue où son compagnon italien l'attend. Avant de partir, Nadjia promet à Berkane qu'ils se reverront dans dix ans et, qu'à ce moment-là, elle ne le quittera plus. Souffrant de nouveau à cause d'une histoire d'amour à fin malheureuse (cette fois-ci prévisible), le héros djebardien se retrouve dans le « vide » (DLF, 167). Seule l'écriture dans la langue de l'autre peut lui procurer un peu de consolation.

Le retour de Berkane en Algérie ne signifie pas seulement les retrouvailles avec la matrie, mais également avec la langue des origines. Le protagoniste du roman *La Disparition de la langue française* retrouve donc le dialecte de son enfance « sain et sauf » (DLF, 30). Parler dans la langue de sa mère représente pour lui quelque chose qui s'apparente à l'« excitation d'avoir retrouvé une sorte de danse verbale de tant de mots perdus, d'images ressuscitées, un ton… » (DLF, 29). Cette « plongée sonore » (DLF, 29), le héros djebardien la pratique avec Rachid, un pécheur d'oursins, avec Hamid, un épicier kabyle, et plus tard, avec Nadjia, la « visiteuse ».

Lorsque Nadjia veut lui raconter son histoire, Berkane lui dit : « Raconte-la-moi, ton histoire, mais en arabe ! » (DLF, 113). En tutoyant son interlocutrice, il se retrouve dans un rapport d'intimité que la langue française ne lui procurait pas, puisque l'arabe est, comme le remarque le personnage, « une langue de proximité […], sans besoin d'habits de cérémonie » (DLF, 113). Avec Nadjia, il récupère des mots oubliés, des « mots d'hier, de l'autre siècle, de nos ancêtres » (DLF, 149), dont il devine le sens. Ensemble, ils parlent de nouveau l'arabe « dans l'amour » (DLF, 135).

Quand, après que Nadjia lui a raconté en arabe l'histoire de la mort de son grand-père, Berkane se met à la reconstituer à l'écrit, il le fait en *français*. Quand il écrit pour « être dans la voix de Nadjia et dans le souvenir de sa jouissance, [pour s']installer surtout dans la chaleur de son dialecte, de ce ditié d'amour particulier à [sa] visiteuse » (DLF, 139), il le fait en français. De nouveau seul, après le départ Nadjia, le héros djebardien se hâte de tout inscrire sur la feuille blanche – mots, sensations, souvenirs – et saisir ainsi « un peu du poids de sa présence à elle » (DLF, 167) ; même si l'arabe aurait mieux réussi à traduire leur vécu ensemble, une nouvelle fois c'est le français qui s'impose. L'écriture en français, cette « langue de la solitude » (DLF, 172), représente maintenant le seul moyen d'immobiliser le temps, de préserver intacts une voix, des souvenirs. Elle représente également une manière de s'évader du quotidien de plus en plus effervescent et violent. Grâce à l'écriture, Berkane se réapproprie aussi un passé lointain, celui de son adolescence : « J'écris en terre d'enfance et pour une amante perdue. Ressusciter ce que j'avais éteint en moi, durant le si long exil. J'écris en langue française, moi qui me suis oublié moi-même, trop longtemps, en France » (DLF, 180-181). Si l'arabe avait été la langue de l'amour, de l'intimité, de la passion, la langue

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

française devient la « langue de la mémoire » (DLF, 251), de la récupération d'un passé toujours présent. Elle est alors, selon Carla Calargé,

> [une] maison d'accueil, sorte de réceptacle aux souvenirs longtemps enfouis dans les plis de la mémoire du protagoniste. Autrement dit, la langue française – parce que langue de l'écriture – devient une sorte d'espace secret et intime aménagé au cœur de l'espace algérien, espace où s'exprime librement une mémoire affective, réveillée par le retour de Berkane sur les lieux de son enfance[26].

Comme si ce triple échec que le protagoniste du roman *La Disparition de la langue française* subit lors de son retour de l'exil n'avait pas suffi, Berkane connaît l'anéantissement définitif : la mort. Revenu « chez soi » pour renaître, pour refaire son existence, il finit par disparaître dans des conditions mystérieuses, « sur une route de Kabylie » (DLF, 247). On a retrouvé sa voiture renversée dans un fossé sans qu'aucun élément ne donne d'indices sur ce qui s'est passé. Berkane projetait de revoir les lieux où on l'avait enfermé en 1962. Il voulait ainsi se réapproprier un nouvel extrait de son passé qui lui permette de finir le récit qu'il venait de commencer, « *L'Adolescent* ». Il n'arrive pas à mener à bien ce projet. Pour Carla Calargé, la disparition de Berkane

> […] serait l'indice de l'impossibilité de faire le deuil d'un passé qui continue à vivre dans le présent, voire qui empêche de vivre dans le présent et qui, en même temps, arrête la vie du présent. [...] En [Berkane], s'entassent les souvenirs-pierres des moments-édifices d'un passé-cimetière. Son drame provient du fait qu'il n'a pas compris que malgré toute sa bonne volonté, il lui est impossible d'exhumer les pierres de l'ancienne Djenina […], de retrouver la pureté du moment originel, ou même d'en faire le deuil, puisque justement, le passé continue à ne pas passer et qu'il est par suite impossible de tracer une frontière complète entre ce passé et le présent[27].

La police ne s'acharne pas à découvrir ce qui s'est réellement passé ; Berkane n'est à ses yeux qu'un simple « quidam anonyme » (DLF, 251). Le héros djebardien se tait alors pour toujours ; en France, la séparation de Maryse l'avait emmuré dans le silence et la solitude ; avec Nadjia, il retrouve la parole et le plaisir de la compagnie de l'autre ; sa disparition, en tant qu'« interruption brutale de son histoire (celle qu'il rédigeait aussi bien que celle qu'il vivait) »[28], représente pour Carla Calargé l'entrée dans « le silence de sa voix qui narrait en français ce qu'il avait vécu dans le pluriel des langues de l'Algérie »[29].

---

[26] Carla Calargé, « Retour sur les lieux de (la) mémoire ; surgissement(s), murmure(s) et étouffement(s) de langue(s) dans *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar », in *Cincinnati Romance Review*, nº 31, « Assia Djebar : écrivaine entre deux rives », 2011, p. 106.
[27] Carla Calargé, *ibid*., p. 113.
[28] Carla Calargé, *ibid*., p. 104.
[29] Carla Calargé, *ibid*., p. 105. Pour une analyse des différentes significations de la disparition de Berkane, voir Carla Calargé, *ibid.*

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

Le Ventre de l'Atlantique ou comment neutraliser un voyage mal tourné

Si l'on rattache Assia Djebar à la littérature de l'exil, compte tenu de la nature idéologique et du caractère involontaire du déplacement qui organise (quasiment) sa vie, on intègre Fatou Diome dans la littérature de la « *migritude* »[30]. D'origine sénégalaise, née sur une petite île de l'Atlantique, rejetée par la communauté car issue d'une relation hors mariage, élevée par ses grands-parents, bravant les traditions en se passionnant pour les études et la littérature, elle part en France par amour pour un Français. Mais la couleur de sa peau empêche sa belle- famille de l'accepter. Divorcée, elle décide de s'installer à Strasbourg où elle est obligée d'accepter différents emplois afin de subsister et de payer ses études. Après un premier recueil de nouvelles intitulé *La Préférence nationale*, paru en 2001, Diome publie *Le Ventre de l'Atlantique* en 2003. Ce premier roman lui apporte la consécration dans le monde des lettres francophones. Aujourd'hui, elle est une porte parole des déplacés, prenant souvent position sur des questions liées à l'immigration et aux illusions perdues qu'elle entraîne.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, roman à fort caractère autobiographique, Fatou Diome dénonce le visage caché du voyage des immigrés africains vers un *El Dorado* tellement convoité. Loin d'être un espace paradisiaque, la France, terre d'immigration, est dépeinte par Diome dans des couleurs sombres car le pays des droits de l'homme laisse peu de chance à l'épanouissement personnel de tous ceux qui y viennent d'ailleurs à la recherche d'une vie meilleure. Par l'intermédiaire de Salie, la narratrice, alter-ego de l'écrivaine, et des autres immigrés d'origine africaine (Moussa, l'homme de Barbès, Wagane Yaltigué, etc.), Fatou Diome met en scène un voyage-déception (voire un double déplacement-échec) que les personnages assument différemment : ils embellissent opiniâtrement leur existence pour que les autres ne soient pas au courant de leurs ennuis ; ils choisissent la mort pour ne pas affronter le regard réticent des autres ; ils décident de vivre dans l'entre-deux identitaire, sans vouloir s'ancrer ni « ici », ni « là-bas », quels que soient les points géographiques auxquels ces deux adverbes renvoient.

Niodor, une petite île de l'Océan Atlantique, représente « le bout du monde » (VA, 16) d'où chacun veut s'échapper, peu importe le prix à payer. Les jeunes semblent étouffer dans ce petit village où il n'y a rien à faire, où tout est réglé préalablement par la communauté, la tradition et la religion, et même par les vicissitudes de la nature. En outre, ils savent que c'est sur leurs épaules que reposent le bonheur et le confort de toute la famille. Partir devient donc une véritable contrainte. Et quelle autre meilleure façon de s'en sortir que par le football, le sport qu'ils pratiquent tous les jours sous l'œil exigent de Monsieur Ndétare, le professeur de français. En courant le ballon au pied sur

[30] Le terme a été forgé par Jacques Chevrier, dans *Littératures Francophones d'Afrique noire*, Aix-en-Provence, Edisud, 2006, p. 159. Il désigne la nouvelle génération d'écrivains francophones ayant choisi de vivre en France et de s'intégrer dans la société et la culture françaises tout en gardant intacte leur identité d'origine : « Toutes et tous, à des degrés divers, et selon une géométrie variable, ont fait le choix de vivre en France […], leur discours se trouve décalé, décentré, dans la mesure où ils se trouvent placés en position d'expatriés par rapport à un continent qu'ils ont quitté (volontairement ou non), que peut-être ils n'ont pas connu sinon par ouï-dire, et que d'autre part leur volonté de s'intégrer à la société française est manifeste » (p. 159).

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

le sable de Niodor sous le soleil brûlant de l'Afrique, ils espèrent tous avoir un jour la chance de jouer pour un grand club français où ils seraient payés « grassement » pour leur « talent » (VA, 106) ou, au moins, trouver un travail bien rémunéré à Paris et « ramener une petite fortune » (VA, 106) à leur retour fastueux chez « eux ». Or, ils ont tous de la France une image purement « virtuelle », « fantasmagorique » (VA, 27). Tout ce qu'ils savent sur ce « paradis » (VA, 21), c'est la télé qui le leur a appris. Madické ne peut donc pas imaginer en couleurs sombres la vie de sa sœur Salie, partie de son propre gré là-bas ; il est convaincu qu'« au paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire » (VA, 50). Pour lui et pour tous ses copains d'ailleurs, ceux qui espèrent arrondir un jour la cohorte des immigrés, « tout ce qui est enviable vient de France » (VA, 60). Sans pouvoir localiser sur une carte ce lieu des délices et de la fortune, ils savent tous que la France « rime franchement avec chance » (VA, 60).

Et comment douter de cette sentence quand des anciens immigrés, ayant regagné leur village, exposent à qui veut les écouter les avantages et l'utilité d'une vie sur l'autre rive de la Méditerranée ? L'homme de Barbès, qui emprunte son surnom au quartier parisien du 18e arrondissement, quartier à la fois cosmopolite et « en souffrance », a vécu pendant plusieurs années à Paname[31] et il y a ramassé une fortune « considérable ». Il affiche fièrement son « Rolex de contrebande, qu'il ne savait pas régler » (VA, 33) ; il détient la seule télé du village, un frigo et un congélateur dont il ne se sert pas. Parti en France afin d'échapper à la pauvreté, il sait aisément dissimuler les épreuves qu'il a dû surmonter pour survivre en exil. Lorsqu'il retourne chez lui pour de courts séjours et qu'il distribue « des billets et des pacotilles *made in France* » (VA, 35), personne n'envisage ses sacrifices ; bien au contraire, on admire « son pouvoir d'achat » qui lui permet de remplacer l'éternel riz avec de la viande de poulet (VA, 35). Il commence même à bâtir une maison qui lui assure « à jamais l'admiration des villageois » (VA, 38) et, plus tard, il ouvre aussi une boutique et s'installe définitivement au village. Pour les jeunes niodorois, il représente évidemment l'« emblème de la réussite de l'immigration » (VA, 38). Quand ils lui demandent de leur parler de sa vie en France, l'homme de Barbès leur peint un tableau idyllique :

> C'était comme tu ne pourras jamais l'imaginer. Comme à la télé, mais en mieux […]. C'était magnifique, et le mot est faible […]. Je n'ai jamais pensé qu'une si belle ville pouvait exister. Mais là, je l'ai vue, de mes propres yeux. La Tour Eiffel et l'Obélisque, on dirait qu'ils touchent le ciel. Les Champs-Élysées, il faut une journée, au moins, pour les parcourir, tellement les boutiques de luxe […] regorgent de marchandises extraordinaires […]. Ils ont un cimetière de luxe, le Panthéon […]. Leur Dieu est si puissant qu'il leur a donné des richesses incommensurables ; alors, pour l'honorer, ils ont bâti des églises partout, de gigantesques édifices d'une architecture étonnante […] Ils sont très riches, là-bas. (VA, 96-97)

Mais, préoccupé à entretenir « les mirages qui l'auréolaient de prestige » (VA, 101), l'homme de Barbès trie soigneusement ses souvenirs. Il garde uniquement ceux

[31] Surnom argotique de Paris et sa banlieue.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

qui « pouvaient être exposés » devant un auditoire avide d'un avenir exceptionnel et enfouit au tréfonds de sa mémoire ceux qui témoignent de son échec et qui doivent être oubliés (VA, 101). Puisque, au fond, il a connu une existence « minable » (VA, 102) en tant qu'immigré, une existence commune à une très grande partie de ceux qui s'aventurent à l'aveugle dans un pays inconnu munis uniquement de fantasmes : « il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut, avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune. » (VA, 102). Dans son cas, le véritable échec n'est pas vraiment le travail au noir dans des divers endroits, mais la perte de son identité : sans papiers, « perpétuel clandestin » (VA, 102), il est un quidam que l'on appelle « Mamadou » puisqu'il ne peut pas prouver sa véritable identité.

S'il est évident que la « réussite » de l'homme de Barbès parvient à aveugler les jeunes niodorois dans leur assaut de la France, il est affligeant que le destin de Moussa, cette fois-ci bien réel et révélé sans aucun embellissement, ne semble pas émouvoir Madické et ses copains au point de les amener à changer d'avis. Ayant assez de « contempler la misère des siens » et de regarder vers un avenir comparable à « une ravine, l'emportant vers un trou noir » (VA, 109), Moussa a suivi, comme tant d'autres, « le chant des sirènes » (VA, 107). Il a abandonné son rêve de devenir fonctionnaire dans un bureau climatisé et, aidé par Jean-Charles Sauveur, un Français « chasseur de talents » pour un grand club français, part en France où il espère se faire un nom dans le monde du football. Malheureusement, ses rêves ne se vérifient pas sur place : à part l'adversité atmosphérique, il doit affronter le mépris et l'hostilité de ses camarades du centre de formation ; sur le terrain, il ne confirme pas ; il joue rarement, et quand il le fait, il déçoit. Jean-Charles Sauveur ne le protège plus ; bien au contraire, il devient « Jean-Charles Létal ». Pour rembourser l'argent qu'il doit à son « maître » et sans avoir des papiers, Moussa se voit obligé d'oublier sa carrière de footballeur et de consentir à une autre, loin de l'éclairage d'un stade de foot, dans les entrailles d'un bateau. Un jour, il veut profiter d'une escale à Marseille pour voir « ce qu'il y avait en France en dehors des pelouses de stade et des fonds de cales » (VA, 121). Déambulant seul dans un espace urbain qui jusqu'alors s'est refusé à lui, il est arrêté par la police. À partir de ce moment-là, faute de papiers, il entame le « voyage » tant redouté par les immigrés clandestins qui le mène d'abord dans une cellule de détention et, ensuite, au bord d'un avion qui le « crache » à l'aéroport de Dakar. Ayant déçu les siens (la famille, la communauté) qui s'attendaient à ce qu'il leur rapporte ses réussites dans un grand club français, ayant trahi ses propres rêves, Moussa ne peut affronter ce double échec de sa traversée. Il choisit donc de se lancer dans un trajet sans retour : il se suicide en se noyant dans les eaux de l'Atlantique. Son geste désespéré reste sans aucun écho chez les jeunes niodorois ; trop ensorcelés par les récits de l'homme de Barbès et par l'idée d'une réussite facile, ils ne prêtent aucune attention au destin funeste de Moussa. De même que l'ancien immigré métamorphosé en orateur passe sous silence ses souvenirs sombres, les jeunes habitants de Niodor tirent volontairement un voile sur le visage désagréable de l'expérience migratoire et se concentrent uniquement sur son aspect enchanteur qui est malheureusement fantasmagorique, quel que soit l'élément déclencheur du voyage.

Et le destin de Salie montre justement que la tentative des « Malgré-nous du voyage » (VA, 250) de quitter un pays pour un autre est souvent prédestinée à l'échec,

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

même lorsque celui qui se déplace est muni de papiers et pénètre dans le paradis au bras d'un autochtone.

« Incarnation du péché, fille du diable » (VA, 85), personnifiant depuis sa naissance l'Autre, l'inacceptable, Salie s'engage sur un chemin complètement différent de celui emprunté par les habitants de l'île. Petite, déjà, elle se passionne pour les études, chose impensable pour une jeune fille dont le destin est nettement ébauché : épouse, mère, maîtresse de la maison. Rejetée par la communauté car bâtarde, elle lie amitié avec les écrivains français que Ndétare, son professeur de français, lui fait connaître. Amoureuse, elle décide de se marier malgré les mauvais présages des autres. De nouveau rejetée, cette fois-ci à cause de la couleur noire de sa peau, elle s'entête à ne pas capituler devant la faillite de sa traversée, à ne pas se résigner devant un sort hostile. Contrairement à l'homme de Barbès et à Moussa, elle assume son double échec – en France, comme exilée à la « peau minuit », victime du racisme ; à Niodor, comme étrangère car en rupture avec la vie ordinaire des siens – et réussit finalement à le convertir en avantage. En même temps, elle présente aux autres les deux versants de l'expérience migratoire : le (peu probable) succès et le (fort) envisageable désastre.

Partie au bras d'un Français « après des pompeuses noces », Salie n'a aucune idée des « bourrasques à venir » (VA, 50). Vu qu'elle n'a rien d'une Blanche-Neige, elle est chassée par sa belle-famille. Devant cette déception, elle décide de ne pas rentrer chez elle, de refaire sa vie en terre d'exil en cherchant ainsi sa « ligne » vers une « autre » direction que les autres femmes du village. Son existence devient un combat quotidien pour la survie, pour la continuation de ses études, ce qui la conduit à exercer des emplois précaires. De longues « journées de labeur » et d'interminables « nuits d'insomnie [la] séparent encore d'une hypothétique réussite » (VA, 15). Mais ceux qui sont restés sur l'île, y compris Madické, son frère, n'imaginent nullement qu'un voyage en France peut en effet conduire à un naufrage. Pour eux, Salie n'était qu'« une individualiste occidentale, une dénaturée égoïste » (VA, 191), une « feignante qui avait choisi l'éden européen et jouait à l'éternelle écolière à l'âge où la plupart de [ses] camarades d'enfance cultivaient leur lopin de terre et nourrissaient leur progéniture » (VA, 51).

L'éloignement de Salie a un caractère non seulement spatial ; il a également un aspect symbolique. En partant pour la France et en choisissant de vivre là-bas, à l'occidentale, elle a tourné définitivement le dos à l'île, avec ses habitants, ses traditions, ses croyances. Lorsqu'elle se déplace à Niodor, elle ne retourne pas vraiment chez elle, elle ne revient pas vraiment dans un lieu où elle retrouverait sa place ; elle part d'un endroit où elle incarne l'étrangère vers un autre où elle est l'intrangère, l'étrangère de l'intérieur : « Revenir, équivaut pour moi à partir. Je vais chez moi comme on va à l'étranger, car je suis devenue l'autre pour ceux que je continue à appeler les miens » (VA, 190).

Afin de dépasser cette double faillite, Salie s'abandonne à l'écriture. Étaler sur la feuille blanche ses pensées, sa nostalgie, ses soucis, ses regrets, ses espoirs, acquiert pour la jeune femme une double signification. D'un côté, il s'agit de bâtir de toutes pièces un mur qui la séparera à jamais des autres femmes niodoroises. De l'autre côté, il est question d'un outil à valeur thérapeutique, un moyen de reconstruction identitaire :

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

> Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. […] Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords […]. Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier les multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire […]. Je cherche mon territoire sur une page blanche. (VA, 296)

Elle devient alors un individu « entre-les-deux », qui ne se réclame ni d' « ici », ni d' « ailleurs » mais de « partout », du « mi-lieu »[32], de l' « in-between »[33].

Ayant connu ce que signifie échouer (même si partiellement) son expérience migratoire, Salie veut convaincre les jeunes niodorois à mieux envisager les sacrifices et la déception que le voyage vers la terre promise peut entraîner. À la différence de l'homme de Barbès, elle présente d'une manière explicite l'existence misère que vont connaître beaucoup d'immigrés clandestins (ou non) en France, pays où la couleur de la peau saute aux yeux : « Vous êtes d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers […], certains le lisent sur votre peau. » (VA, 202) Un seul candidat à l'immigration choisit finalement à se fier à ce portrait impitoyable d'une vie que d'autres ont enjolivée excessivement afin de cacher leur propre échec. Madické renonce à son rêve « [orienté] vers la France » (VA, 93) et finit par rester sur l'île où il connaît la prospérité grâce à la boutique ouverte avec l'aide de sa sœur.

Zeïda de nulle part ou comment assumer sa « départenance »[34]

Dans le cas d'Assia Djebar, le voyage a supposé le triptyque « quitter le pays de sa naissance » – « errer sans trouver de véritable ancrage » – « revenir de temps en temps «chez-soi» ». En ce qui concerne Fatou Diome, voyager a impliqué trois séquences : « se défaire d'un chez-soi altéré » – « s'éterniser dans une terre étrangère » – « visiter parfois les endroits dont on s'est écarté volontairement ». Pour ce qui est de Leïla Houari, la moins célèbre des écrivaines de notre corpus, le déplacement renferme un changement de perspective. Née au Maroc en 1959, elle arrive en Belgique avec sa mère et ses frères et sœurs pour rejoindre leur père en 1966. Elle retourne dans son pays de naissance à l'âge de 19 ans, mais elle ne trouve pas sa place là-bas et revient « chez-soi », en Belgique. Pour Leïla Houari, donc, le va-et-vient s'opère entre deux espaces qui renvoient successivement à la *matrie*.

[32] Selon Abdellatif Chaouite, il est nécessaire d'envisager « une dé-ségmentarisation de nos représentations : de la polarité ou de la binarité des *lieux* et des *hors-lieux* vers la contemporanéité d'un *mi-lieu*, troisième voie qui déjoue aussi bien l'imaginaire de la fusion du premier (monorythmie imposée par le pouvoir du maître des lieux) que l'éclatement et la «discrimination» des seconds (hors-lieu = hors-loi) » (« L'hypothèse du mi-lieu », in *Écarts d'identité*, n° 102, 2003, p. 31)

[33] Pour Homi K. Bhabha, l'« in-between » représente un « terrain for elaborating strategies of selfhood – singular or communal – that initiate new signs of identity, and innovative sites of collaboration, and contestation, in the act of defining the idea of society itself….It is in the emergence of the interstices – the overlap and displacement of domains of difference – that the intersubjectivity and collective experiences of *nationness*, community interest, or cultural value are negotiated » (*The Location of Culture*, London, éd. Routledge, 1994, p. 1-2).

[34] Terme emprunté à Mireille Rosello, « *Georgette!* de Farida Belghoul : Télévision et départenance », in *L'esprit créateur*, nº 33, vol. 2, 1993, « Post-Colonial Womens Writing », p. 35-46.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

De même que Djebar et Diome, Houari transfère sur ses personnages cette expérience migratoire, de l'errance perpétuelle, qui débouche parfois sur un (semi-) échec. Zeida, personnage du roman éponyme publié en 1986, est de « nulle part ». Vivant mal son identité floue, *entre-les-deux* (l'*entre deux* renvoie dans ce cas à une rupture, à une fragmentation[35]), elle entame sa quête identitaire « ici » et « là-bas ». Chaque fois, le voyage porte l'empreinte de l'échec. En effet, c'est la faillite de chaque entreprise qui pousse Zeida à continuer ses démarches afin de trouver la réponse à la question qui la tourmente : « Qui suis-je vraiment ? ».

La protagoniste du roman de Houari se cherche tout d'abord en Belgique, pays qu'elle connaît depuis son enfance, où elle a grandi partagée entre la Marocaine que son père sollicite et l'occidentale qu'elle veut être. En « petite révoltée qui déshonore sa race » (ZNP, 17), elle quitte à plusieurs reprises le foyer familial. Mais la fugue ne l'aide pas à résoudre son énigme, bien au contraire, elle l'enfonce encore plus dans l'incertitude. Loin de sa famille, de ses parents avec lesquels elle n'avait jamais vraiment essayé de communiquer, dans un espace qui lui rappelle par son urbatexte (graffiti, phénomènes météorologiques) qu'elle « n'était pas dans son pays » (ZNP, 19), Zeida ne supporte plus la solitude et décide de rentrer chez-elle. Dans le cas du personnage houarien, cette expression a une double portée : d'abord, Zeida rentre dans la maison familiale où elle parle avec sa mère ; ensuite, fortement marquée par ses propres questionnements et par le discours de sa génitrice, elle décide de partir « là-bas » (ZNP, 39).

Débute ensuite la deuxième étape de sa quête identitaire : au Maroc, pays de sa naissance mais « pays-absence », un lieu saint, « embaumé [à travers le temps] dans les innombrables bandelettes du souvenir »[36] rapporté par ses parents. Elle y arrive sûre d'être parvenue à un verdict satisfaisant à son interrogation. Elle veut se fondre dans l'espace, fusionner avec son nouvel univers. Elle se métamorphose tellement, au moins à première vue, qu'elle a elle-même du mal à se reconnaître. Chez sa tante, dans un petit village, loin de l'agitation d'une grande ville, elle apprend à tirer de l'eau du puits, à faire le pain, à nettoyer la maison, etc. Elle veut ainsi à tout prix « vivre dans son rêve, elle ne [veut] rien briser, rien déchirer » (ZNP, 48).

Cependant, cette transformation n'est finalement qu'un déguisement. Zeida ne peut abandonner complètement ses manières d'être à l'occidentale. Elle sort se promener seule, sans être accompagnée par quelqu'un de la famille ; elle passe beaucoup de temps en compagnie de Watani, l'ami de son cousin – des choses normales pour une jeune fille contaminée par la civilisation européenne, des actions inconcevables pour une jeune fille élevée dans une communauté traditionnelle, patriarcale. Si Zeida a accès à de tels comportements, c'est parce que les autres les lui tolèrent (jusqu'à un certain point au-delà duquel l'honneur de la famille est en jeu). Si les autres approuvent une telle conduite non-conforme à l'étiquette communautaire, c'est parce qu'ils prennent la jeune fille pour une étrangère :

[35] Dans notre ouvrage *La problématique de l'entre(-)deux …*, *op. cit.*, nous distinguons un « *entre deux* », envisagé comme division, opposition ou oscillation, et un « *entre-deux* », où le trait d'union indique un intervalle, un lien étroit, la création d'un « tiers-espace », d'un espace d'« invention » (p. 36).
[36] Alexandre Lazaridès, « Écriture(s) de l'exil », in *Scènes et cultures*, n° 72, 1994, p. 59.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

> Partout où ils passaient, elle croyait entendre Europe, Europe, fille d'Europe.
> – […] Pour eux, je ne suis plus la fille d'ici.
> – […] Pour eux, ceux qui partent n'appartiennent plus à leur pays. Et puis qu'est-ce que tu veux, tu es là avec nous, alors que garçons et filles marchent chacun de leur côté et toi tu es entre deux garçons, ils t'excusent parce que tu viens de l'Europe. (ZNP, 68-69)

Peu à peu, Zeida commence à ressentir elle-même son étrangeté par rapport aux autres. Elle comprend que tous ses efforts de s'intégrer dans son nouveau microcosme, toute sa détermination de changer de vie et de devenir une des leurs n'ont pas été suffisants. À part son père qui espérait un apaisement du comportement de sa fille, personne ne prend Zeida au sérieux, ne prend au sérieux son désir de commencer une nouvelle vie dans ce « pays de mouches » (ZNP, 48).

> Étrangère voilà ! Elle se sentait tout bonnement étrangère, il n'avait pas suffi de revêtir une blouza, de tirer l'eau du puits pour devenir une autre, tous ils avaient essayé de lui faire plaisir, personne n'a pensé un seul instant qu'elle était sincère, qu'elle voulait effacer, faire une croix sur son passé, non personne n'y a cru et elle avait fini par se convaincre aussi, le choix de s'être retirée totalement de tout ce qui pouvait lui rappeler l'Europe n'avait fait qu'accentuer les contradictions qui l'habitaient. (ZNP, 74)

Finalement, sa traversée vers sa première matrie (dans un ordre temporel) n'est qu'une « fuite » (ZNP, 41), comme elle l'avait silencieusement anticipé dès le début. Elle a quitté la Belgique pour une courte période pour y revenir avec une identité toujours floue mais, cette fois-ci, avec la certitude que sa fatalité est d'être toujours en errance, d'être toujours à la recherche de soi-même, de « trouver la richesse dans ses contradictions » (ZNP, 83). Une réponse précise à son désarroi « Qui suis-je vraiment ? » est donc inconcevable ; elle n'est ni entièrement marocaine, ni totalement belge/européenne ; elle n'appartient ni au pays de sa naissance, ni au pays de son vécu.

À la suite de ces deux explorations identitaires échouées, la jeune fille trouve la meilleure solution pour s'en sortir : *départenir* – n'appartenir ni à la communauté marocaine, et par extension à sa famille ; n'appartenir ni au pays qui l'a vu grandir ; mais appartenir à tous les coins du monde : « «– […] … je rentre chez moi […]». L'hôtesse appela les voyageurs et les pria de se dépêcher, les destinations étaient … Bruxelles … Amsterdam … Hambourg … Paris… » (ZNP, 84).

À l'instar de la narratrice du roman *Le Ventre de l'Atlantique*, Zeida préfère vivre dans l'entre-deux, dans un espace-« invention », singulier. Elle réussit ainsi à ne pas rééditer l'échec de ses parents : immigrés, ils ne sont pas intégrés dans leur pays d'accueil, restant fortement attachés à l'espace de leurs racines, en vivant « au passé » (ZNP, 39).

Conclusion

Voilà donc trois destins distincts, trois écrivaines rattachées à des générations différentes et une même problématique – « le voyage-(semi)échec » – déclinée d'une manière à la fois similaire et multiple.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

Similaire car les trois romans du corpus conçoivent la problématique du voyage-(semi)échec autour des mêmes mots-thèmes : hostilité, absence, perte, nostalgie, souffrance, fuite, exclusion, errance, etc. *Similaire* aussi parce que ces textes précisent les mêmes *topoi* viatiques : urgence du voyage, contraste (voire affrontement) entre sa propre culture et la culture du pays où l'on voyage, analyse du comportement de l'autre, interrogation sur soi-même, etc.

Multiple du fait que la motivation de la traversée (quelle que soit la destination) se distingue d'un roman à un autre – « voir l'ailleurs »/rentrer « chez-soi » dans *La Disparition de la langue française* ; suivre l'être aimé, accéder au « Paradis »/ retourner dans son espace naturel, rendre visite à des quasi inconnus dans *Le Ventre de l'Atlantique* ; cicatriser son identité dans *Zeida de nulle part*. *Multiple* aussi parce que les points de départ et d'arrivée des voyages ont des significations différentes : « chez-soi » (Algérie) → pays d'exil (France) → faux-« chez-soi » (Algérie) dans le roman djebardien ; espace étranger (Niodor) → pays d'exil (France) → espace étranger (Niodor) → espace du semi-ancrage (France)[37] ou « chez-soi » (Niodor) → pays d'exil (France) → « chez-soi » (Niodor)[38] dans le cas de Fatou Diome ; espace étranger (Belgique) → espace étranger (Maroc) → « chez-soi » (partout dans le monde) pour Leïla Houari. *Multiple* également vu que la manière de répondre à l'échec n'est pas la même : Berkane opte pour la capitulation (il quitte la France après sa séparation de Maryse ; il ne vit pas dans le présent de l'Algérie mais dans son passé ; il disparaît) ; Salie et Zeida choisissent la reconstruction identitaire et une existence entre-les-deux ; l'homme de Barbès préfère passer sous silence sa faillite et diriger l'attention de son auditoire vers les éléments extraordinaires de l'Eldorado tellement convoité ; Moussa, plus faible, emprunte le chemin sans retour – la mort.

Mais la problématique du voyage-(semi)échec est quasiment inépuisable. Tant d'autres images sont à déterrer dans l'immense corpus francophone. Il y aurait une seule exigence : que l'auteur, quel que soit son espace natal, ait connu la déterritorialisation et tous les dommages qu'elle entraîne et qu'il transfère des fragments de son propre vécu migratoire sur celui de ses personnages.

Bibliographie

Textes de références

Diome, Fatou. 2003. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière.

Djebar, Assia. 2003. *La Disparition de la langue française*. Paris : Albin Michel.

Houari, Leila. 1986. *Zeida de nulle part*. Paris : L'Harmattan.

Ouvrages critiques

Begag, Azouz, et Abdellatif Chaouite. 1990. *Écarts d'identité*. Paris : Seuil.

Bhabha, Homi K. 1994. *The Location of Culture*. London : Routledge.

[37] C'est le cas de Salie.

[38] C'est le cas des autres immigrés.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)

Calargé, Carla. 2011. « Retour sur les lieux de (la) mémoire ; surgissement(s), murmure(s) et étouffement(s) de langue(s) dans *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar », in *Cincinnati Romance Review*, nº 31, « Assia Djebar : écrivaine entre deux rives », p. 103-115.

Chaouite, Abdellatif. 2003. « L'hypothèse du mi-lieu », in *Écarts d'identité*, nº 102, p. 30-33.

Chartier, Daniel. Hiver 2002. « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », in *Voix et Images*, nº 2, « La sociabilité littéraire », p. 303–316.

Chevrier, Jacques. 2006. *Littératures Francophones d'Afrique noire*. Aix-en-Provence : Edisud.

Février, Gilberte. 2010. « Littérature migrante comme lieu de construction de cultures de convergence », in *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, no Première Série-2 Numéro Spécial, « Littératures nationales : suite ou fin. Résistances, mutations & lignes de fuite », p. 27-41.

Koltès, Bernard-Marie. 2006. *Le Retour au désert suivi de Cent ans d'histoire de la famille Serpenoise*. Paris : Éd. du Minuit.

Kundera, Milan. 1986. *L'art du roman*. Paris : Gallimard.

Lazaridès, Alexandre. 1994. « Écriture(s) de l'exil ». in *Scènes et cultures*, nº 72, p. 52–62.

Marcu, Ioana. (sous presse). *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intranger.e.s »*. Paris : L'Harmattan.

Mathis-Moser, Ursula, et Birgit Mertz-Baumgartner. 2012. *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris : Honoré Champion.

Mens, Yann. Mars 2006. « La deuxième génération bouscule l'Europe ». in *Alternatives Internationales*, nº 030, p. 31.

Nuselovici, Alexis. 2013. « L'exil comme expérience ». https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861245/document

Rebeiz, Mireille. 2014. « Berkane ou le déracinement dans l'hybridité identitaire », in *New Readings*, nº 14, p. 31–41.

Rosello, Mireille. 1993. « Georgette ! de Farida Belghoul : Télévision et départenance », in *L'esprit créateur*, nº 33, « Post-Colonial Womens Writing », p. 35-46.

Sayad, Abdelmalek. Octobre 1996. « Le pays où l'on n'arrive jamais », in *Le courrier de l'Unesco*, nº 9610, « Les Mondes de l'Exil », p. 10-12.

Sayad, Abdelmalek. Avril 1979. « Les enfants illégitimes, 2e partie », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 26-27, p. 117-32.

Sultan, Patrick. 2011. *La Scène littéraire postcoloniale*. Paris : Éd. Le Manuscrit.

BDD-A31352
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:42 UTC)